

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 41

Artikel: Bon Vaudois, oui ou non ?
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

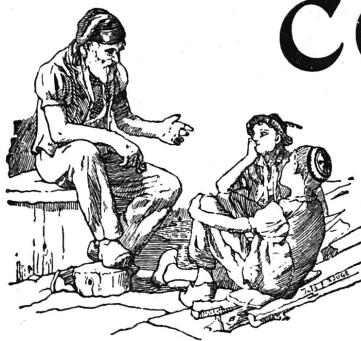
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etaz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVANTAGES PARTICULIERS de la publicité dans le CONTEUR VAUDOIS

- 1^o Lecteurs nombreux et de joyeuse humeur.
- 2^o Accès dans les familles, cercles, cafés, etc.
- 3^o Huit jours en lecture.
- 4^o Attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Les raisins.

La scène se passe chez les Tenet, au cœur du vignoble, à trois lieues de la capitale et à la veille des vendanges.

M. TENET, à sa femme. — Voilà les Nialin de Lausanne qui nous tombent dessus ! Le père, la mère et leur grande perche de fille ! Pas besoin de demander quel vent les amène : ils ont chacun un panier au bras. Mais tu leur donneras de ma part une belle remauffée ! Des gens qui sont cent fois plus riches que nous et qui ont le toupet de raucaner du raisin !

Mme TENET. — Tu devrais bien rester pour t'espliquer avec eusses !

M. TENET. — Non, cette pouine de mère Nialin serait encore dans le cas de m'apigéonner avec ses accroche-cœur et avec sa batoille de la metzance ; d'ailleurs il faut que j'aille voir si les tines sont bien gogées.

Il sort. Quelques instants plus tard apparaissent Monsieur, Madame et Mademoiselle Nialin. Ils ont laissé leurs paniers à la porte.

Mme NIALIN. — Tiel bonheur de vous trouver après avoir bambané tout le tantôt entre ces murs de vigne où il n'y a pas une miette d'ombre ! Mais comment allez-vous ? Et M. Tenet, et votre petit ?

M. NIALIN. — Bien le bonjour, chère madame. On ne vous voit jamais à notre épicerie ; alors, puisque c'est aujourd'hui dimanche, on s'est dit : « Allons voir si M. et Mme Nialin ne sont rien malades ! »

Mme NIALIN. — Vous ne connaissez pas encore notre fille Eléonore ? Elle revient d'Angleterre, où elle était en place dans une famille de la haute.

Mlle ELÉONORE, saluant. — Madame !

Mme TENET, glaciale. — Bonjour, monsieur, madame et mademoiselle.

M. NIALIN. — Vous voilà dans le beau temps de la vendange !

Mme TENET. — Pas si beau qu'on pense. Vendanger est bien l'ouvrage le plus coûteux qui soit ; c'est à peine si on a le temps de se dégrouper un jour sur deux ; et les hommes qui ne couchent plus et qui, pendant une quinzaine, sont dépatouillés comme des pique-pattes !

Mme NIALIN. — Heureusement que, cette fois-ci, les vignes sont magnifiques !

Mme TENET. — On ne peut pas se plaindre, en effet.

Mlle ELÉONORE. — Il semble qu'aux pampres pendent des grappes de guinées et de napoleons !

M. NIALIN. — C'est comme si les raisins avaient été vernis au copal ! On veut avoir un vin comme le 54, le 65 ou le 70.

Mlle ELÉONORE. — Ce sera un millésime.

Mme NIALIN. — Les raisins doivent être doux comme miel !

Mme TENET. — Moi, je les trouve même plus doux ; nos vendangeuses vont s'en donner à remouiller.

Mme NIALIN. — Savez-vous que nous nous mettions terriblement l'eau à la bouche !

Mlle ELÉONORE. — C'est le supplice de Tan-tale !

M. NIALIN. — Il n'y aurait pas moyen de faire un tour dans vos vignes ?... Oh ! seulement pour voir des parchets bien soignés.

Mme TENET. — Mon mari n'aime pas qu'on courante dans les vignes ; mais par-dessus les murets de la route, vous voulez aussi bien voir les souches que si vous étiez parmi elles.

Mme NIALIN. — Ecoutez voir, ma chère dame Tenet, je veux vous parler franchement, parce que, voyez-vous, je suis franche, moi, et que je sais que vous êtes aussi pour la franchise... Qu'est-ce que je voulais dire ?... Ah oui : on aimeraît tant rapporter à la grand-mère, qui aura ses huitante ans demain, un grappillon, un tout petit grappillon, deux ou trois grains, quoi, de votre raisin ; ça lui ferait si tellement plaisir.

Mlle ELÉONORE. — Elle en pleurerait de joie, la bonne aïeule.

Mme NIALIN. — Vous n'aurez pas besoin de nous prêter des pa..., un panier, veux-je dire ; nous avons ici tout ce qu'il faut !

Mme TENET, avec un sourire malicieux. — Combien de kilos vous faut-y ?

Mme NIALIN. — Mais vous nous mettez dans l'embarras ; ce n'est pas à nous à fixer la quantité...

Mme TENET. — Si vous ne savez pas vous-même combien vous en voulez, comment voulez-vous que je le sache, moi ?

M. NIALIN. — On s'en remet à votre jugement.

Mlle ELÉONORE. — A votre bonté.

Mme TENET. — Je puis vous en donner cinq kilos. Ça vous va-t-y ?

LES TROIS NIALIN. — Oh ! c'est trop !

Mme TENET. — A cinquante centimes le kilo, ça vous fera 2 francs cinquante.

Mme NIALIN. — Mais, mais...

M. NIALIN. — A ce prix-là, nous en trouverons à Lausanne autant que nous voudrons.

Mlle ELÉONORE. — Madame a sans doute voulu plaisanter ?

Mme TENET. — Je vous demande bien pardon, ma belle demoiselle, je n'ai pas l'habitude de contester des gandoises.

Mme NIALIN. — C'est pour de bon, alors ? Eh bien je ne me serais pas attendue à un affront pareil ! Vous pouvez garder vos beaux raisins pour vous, madame !

M. NIALIN. — Nous vous remercions bien de vos bontés, madame !

Mme NIALIN. — Nous ne sommes pas venus

ici pour mendier, madame, je tiens à vous le dire, parce que je suis franche, moi.

Mme TENET. — Vous l'avez déjà dit.

Mme NIALIN. — Et je tiens à vous le répéter avant de partir d'ici : franche comme moi, vous n'en trouvez pas deusse !

Mme TENET. — Je vous crois pardine bien !

M. NIALIN. — Eh bien, pisqu'on nous met à la porte, on s'en ira... sans rancune, au moins !

Mme TENET. — Bien le contraire.

LES TROIS NIALIN, reprenant leurs paniers.

— Madame !

Mme TENET. — Le bon Dieu vous bénisse !... Ouf !

V. F.

En char.

(Tiré des « Croquis campagnards ».)

Le matin fait chanter les merles dans les branches Et du soleil s'accroche aux buissons d'aubépins ; Dans la campagne on voit serpenter les chemins Et le large ruban poudré des routes blanches.

Dans les brancards fourbis et fraîchement repeints, Le ragot trapu trotte — attelé des dimanches — Et l'oncle Audiuste a mis sa blouse à belles manches Et les grosses raves ravis sautent comme du grain ;

La campagne sent bon ;... des abeilles voltigent, Il semble que les fleurs se parlent sur leurs tiges ; On a du bon soleil plein le cœur et les yeux !

Et caressant du fouet les fesses de sa bête, Surveillant les écarts du gros poulain joyeux, L'oncle Audiuste, attendri, murmure : « Comme il [pète] !... »

PIERRE ALIN

Bon Vaudois, oui ou non ?

VENDREDI dernier, dans la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville de Lausanne, le comité de l'Association Juste Olivier a tenu séance.

Vous savez de quoi il s'agit ? Oh ! d'une chose toute simple, en apparence du moins : recueillir l'argent nécessaire pour honorer, par un monument, la mémoire de Juste Olivier, que les personnes qui le connaissent — combien rares, hélas, chez nous ! — sont unanimes à placer au premier rang de nos poètes vaudois.

Péniblement, le *Conteur*, d'abord, le comité, ensuite, ont recueilli jusqu'ici 4400 francs, environ. C'est un peu plus qu'il ne faut pour assurer la pose à Eysins, village natal d'Olivier, et à Gryon, qu'il aimait et qui fut l'asile et la consolation de ses vieux jours, de deux plaques avec inscription et médaillons.

A Eysins, le comité, dans un sentiment bien naturel, se propose d'associer à celle de Juste, la mémoire de son frère Urbain, le romancier populaire. A Gryon, c'est aux poètes des « Deux voix », à Juste et à Caroline Olivier, née Ruchet, sa femme, que sera dédiée la plaque commémorative.

La commune de Gryon, qui a voué un souvenir fidèle au chantre de la « Taveyanne » et qui est venue, une des premières, apporter son obole au *Conteur*, lorsqu'il ouvrit sa souscription.

tion, revendique encore l'honneur de participer aux frais d'érection du modeste monument dont elle aura la garde. Dans la montagne, tout près de ces pâturages de Solalex, d'Anzeindaz, de Taveyanne, qu'affectionnait Olivier, un bloc de belle taille a été choisi. Qui sait si ce bloc ne réfléchit pas un jour les accents de quelque chanson montagnarde, entonnée d'une voix émue par le poète lui-même :

Les hommes sans défaut se font-ils mieux
Ils sont encor à naître ; [connaitre ?
Cherchez très loin, très haut,
Les hommes sans défaut.

C'est un vieux chansonnier qui fit la chansonnette.
Sa voix n'est plus bien nette ;
Tout sec est son gosier,
C'est un vieux chansonnier.

Bientôt donc, les jeunes gars de Gryon partiront pour l'Alpe. Ils arracheront le bloc à la terre; ils le coucheront pieusement sur un lit de mousse; ils l'amèneront, tout fiers, «en bas». Alors, les vieux et les vieilles, au front ceint de souvenirs, les jeunes filles, fleurs du présent, les tout petits, graine de l'avenir, iront au-devant du cortège, et le rocher fera une entrée triomphale dans le haut village, tel, jadis, le fameux grand bassin qu'hommes et femmes montèrent du Bévieux, au prix de quelles peines ! On s'en souvient.

Nous autres, montagnards, avons aussi nos fêtes.
Le ciel bleu sur nos têtes,
Fiers de nos fiers remparts,
Nous autres, montagnards.

Ce sera un bien beau jour !

A Eysins, comme à Gryon, on se prépare à célébrer, par de modestes mais joyeuses fêtes, la mémoire de cet enfant du lieu, dont le berceau est toujours là, et qui, à ce paisible village blotti dans les vergers, donna en échange la renommée.

Tout est calme et sans nuage,
Père, mère, enfants, aïeul,
Sont assis après l'ouvrage,
Sur le banc, sous le tilleul.

L'arbre en fleur, de son grand dôme,
Rafraîchit l'air qu'il embaume,
Et vers son feuillage noir.

Bientôt monte un vent du soir.
Chant de paix, tendre harmonie !
Voix de l'âme, à l'âme unie !
Comme un cercle sur les eaux,
Etends au loin tes échos.

Le 17 octobre 1907, il y aura cent ans que naquit Juste Olivier. C'est donc dans le courant de l'année prochaine que seront inaugurées les plaques d'Eysins et de Gryon. Déjà le comité est en pourparlers avec l'artiste à qui en sera confiée l'exécution, M. Raphaël Lugeon.

Mais tout cela n'est qu'une part du but que s'est proposé l'Association. Elle veut qu'à la capitale même, à Lausanne, Juste Olivier ait son monument, comme Davel, comme Vinet, comme Ruchonnet. Que sera ce monument ? On ne le sait pas encore. Quand sera-t-il érigé ? On ne le sait pas davantage. C'est à la caisse de l'Association de répondre à ces deux questions. Fasse le peuple vaudois qu'elle ne garde pas trop longtemps un silence obligé. Si les Vaudois de 1906 veulent voir le monument de Juste Olivier avant de mourir, c'est le moment de bouger.

Entre nous, on peut bien se le dire : il faut reconnaître que ce n'est pas tâche facile que de conduire une entreprise à chef dans notre canton de Vaud, si beau ! Ah ! certes, s'il est vrai qu'il n'y en a point comme nous, en bien des cas, c'est fort heureux : que de choses seraient encore à faire. Nous sommes peut-être les meilleurs garçons du monde, pas plus bêtes que d'autres, assurément, mais que de peine, que

de peine, pour nous mettre en mouvement ! Nous chantons à tort et à travers :

Vaudois ! un nouveau jour se lève...

Très joli cela. Le jour se lève, mais nous, nous dormons ; nous «bénons», plutôt, pour employer une jolie expression, bien de chez nous, celle-là.

Allons, réveillons-nous !

— Juste Olivier ne fut qu'un professeur à l'Académie, s'écrient nombre de personnes. Partant de cette idée, elles se disent que c'est aux professeurs et aux étudiants d'honorer sa mémoire. Tout le monde n'a pas eu le privilège de s'asseoir sur les bancs de l'Académie.

Mais non, mais non ; vous n'y êtes pas. Il ne s'agit point de cet Olivier là. Celui dont nous voulons, par un monument, perpétuer la mémoire, c'est Olivier le poète, le chansonnier vaudois et populaire par excellence, l'auteur de l'*Helvétie*, vous savez bien : Il est amis une terre sacrée, etc. » ; vous le chantez assez souvent, ce chant-là ; l'auteur de la *Taveyanne*, que nous avons citée plus haut ; du morceau *le Léman*, bien connu, lui aussi : « O bleu Léman, amour de tes rivages, etc. » ; de *Coquins d'enfants* : « Coquins d'enfants, qui nous faites la guerre. Depuis le matin jusqu'au soir, » etc... ; des *Marionnettes* :

Laboureur, ouvrant

De la terre,

Notre mère,

Laboureur, ouvrant

Le sein noir, qui nous reprend ;

Marchand très expert...

Femme au grand babil...

Ainsi font, font, font

Les follettes

Marionnettes,

Ainsi font, font, font

Trois p'tits tours... et puis s'en vont. Etc. etc.

C'est Olivier, l'auteur du poème *Les campagnes*, dont à l'école, jadis, vous avez sans doute, d'une voix émue, récité le quatrième chant, *Le Messager* : « Un homme, à travers champs, se rend dans les villages, » etc. L'auteur de bien d'autres œuvres encore, que nous vous conseillons de lire, si vous les ignorez.

Eh bien, maintenant, vous remettez-vous ? Est-ce aux hommes de lettres, aux professeurs et aux étudiants, seuls ou au peuple vaudois tout entier de célébrer cet Olivier là ? Au peuple vaudois tout entier, n'est-ce pas. Vous êtes d'accord ? — Bien !

Or donc, nous sommes deux cents et quelques mille... Vaudois. Savez-vous combien l'Association Juste Olivier compte d'adhérents ?... Devez-vous ?... Cent soixante, pas un de moins, pas un de plus. Et de ce nombre faut-il encore déduire plusieurs personnes de Genève et de Neuchâtel, fervents « Olivériistes ». Et pourtant la contribution annuelle n'est que de deux francs.

C'est comme ça, chez nous.

— Là-dessus, chers compatriotes, nous vous laissons à vos réflexions. A tout hasard, nous vous indiquons M. Bersier, bibliothécaire cantonal, trésorier de l'Association, qui sera enchanté de vous inscrire.

Ah ! encore un mot. De nombreux conférenciers ont offert au comité de faire, durant l'hiver, des conférences au profit de notre œuvre. Ils sont prêts à répondre aux appels, d'où qu'ils viennent. M. Burnier, professeur, président de la commission des conférences (Pré Fleuri, Lausanne), attend ces appels. Puissent-ils être nombreux.

J. M.

Conservation des raisins. — Il y a beaucoup de moyens recommandés pour la conservation des raisins, mais quels que soient ces moyens, il y a une précaution à prendre, c'est de serrer le haut de la rafle avec du fort fil ou mieux encore de cacheter

avec de la cire le bout de la rafle. Par cette opération on évite l'évaporation de la sève, ce qui est fort important si on veut conserver du raisin un peu longtemps. La rafle ne se dessèche pas, les grains de raisin ne se dessèchent pas non plus et on peut jusqu'au mois d'avril servir sur la table des raisins fort peu ou pas du tout ridés.

Lè dou vilho ào rancot.

O NNA vilhie étai bin malado. Lai avai pllie rein à feré et sè cheintai ein allâ. Ie fâ criâ sè dzein po lau bailli sè derrai z'ôdre et lau dit :

— Mè poûre dzein, aprî ma mort, vo foudrai m'einterrâ ào cemetiro de la Mollie-âi-tsîn, l'è dein cllia coumouna que i'é ètâ fete, et mè lâi plilié. Dein ti lè casse, vu pas fîre einterrâ ào cemetiro d'ice... ne l'è pas accotoumâ !

*

Djan Derbon étai assebin prê à passâ l'arma a gautse. Dzemelhîve et plaignâi dein son lhi que faillâi l'ouûre. Cheintai lo bet arrevâ et sè regrettâve rido. N're pardieu pas sa fenna que cein lâi fasâi maubin de laissi, câ vo djuro que sè bramâvant lè dou, du la veingt ans que l'irant maryâ, de l'aula tant qu'ao borgne-né, ti lè dzo de la senanna. Quand on lè z'ouïâi pe rein ronnnâ on pouâve garanti que droumessant. Mâ regrettâve la vya. L'è veré, assebin, on lâi tint à cllia vya, quand l'è qu'on l'a accotoumâe, dite-mè vâi, voz'autro vilho, que voz'ite elliotson, soriau, quasu novilleint et râipau n'è-te pas veré que vo z'amâ adî bin vère lo sélao sè lèvâ et sè cutsi. Eh bin ! Djan Derbon étai tot parâi. Sa fenna coudhîve bin lo consolâ ; rein ne lâi fasâi.

— Vâi-to, mon poûre Djan, que lâi desâi, te t'ein va rein qu'on momente d'evant mè. T'inqüîta pas, n'ausse pas couson, d'evant que sâi grand teimps, vu crêva d'einnoyondze et... l'âodiâtri retrôvâ !

Adan, Djan Derbon sè redresse on bocon, lè jet épouâiri, lè potte que lâi grulâvant et respond :

— Veni mè retrôvâ ?... Manquerâi pe rein que cein !

MARC A LOUIS.

Bon à savoir.

M. Potu, dont la femme passe pour porter les culottes, apprend qu'on vient d'arrêter l'individu qui a cambriolé son appartement. Il court chez le geôlier :

— Vous avez ce gaillard dans votre pension ? fait-il à ce fonctionnaire.

— Oui, et c'est un coquin de toute première force, je vous en réponds !

— Pour malin, il doit être malin, c'est sûr... Tâchez voir de lui demander, sans en avoir l'air, comment il a pu entrer chez nous, entre une et deux heures du matin, sans réveiller ma femme.

On demande un cadran solaire.

On nous écrit :

J USQU'A présent le Lausannois ne se piquait pas d'exactitude ; il avait trouvé « l'heure lausannoise » qui n'avait rien d'astronomique, mais qui lui suffisait pour arriver en retard à un rendez-vous, à son bureau ou pour le départ du tram.

Aujourd'hui les horloges ont suivi son exemple ; elles frappent la prétentaine, et, dans le milieu de la journée, si vous entendez tinter un coup, vous pouvez sérieusement demander si le clocher voisin pique la demie de midi, une heure ou une heure un quart.

Les avis de convocation devront, à l'avenir, tenir compte de ces différences, aussi attendons-nous à lire des avis ainsi conçus :

Société militaire, agricole, musicale et évangélique des opportunistes dissidents de Boisanoif.